



HAL
open science

L'héritage arabe en castillan: trace ou élément constitutif? Le discours sur les arabismes dans le Tesoro de Covarrubias

Dominique Neyrod

► **To cite this version:**

Dominique Neyrod. L'héritage arabe en castillan: trace ou élément constitutif? Le discours sur les arabismes dans le Tesoro de Covarrubias. Tigre, 2008, Trace et Linguistique, 16. hal-02102476

HAL Id: hal-02102476

<https://hal.science/hal-02102476>

Submitted on 17 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique Neyrod. Université du Maine.

L' HERITAGE ARABE EN CASTILLAN: TRACE OU ELEMENT CONSTITUTIF? LE DISCOURS SUR LES ARABISMES DANS LE *TESORO* DE COVARRUBIAS.

“(...) pero venciendo con su buen ánimo todas estas fantasmas, llegan a la puerta del aposento, donde hallan la mora encantada en su trono, sentada en una real silla y cercada de grandes joyas y mucha riqueza (...)”

Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana o española*, “Al letor”

Dans son adresse “Al letor” qui figure en préface du *Tesoro*, Covarrubias nous apprend que pour mener à bien son entreprise il s’est battu avec “las lenguas estrangeras: latina, griega, hebrea y arábiga, y con las demás vulgares, la francesa, la toscana [...]”. Un peu plus loin, il ajoute au sujet de l’arabe: “En la lengua arábiga todos somos iguales, fuera de algunos pocos que la saben; y assí hemos de dar crédito a los peritos en ella”. Tels sont les premiers éléments du discours tenu par le lexicographe sur la langue arabe, un discours qui se déploie dans les nombreux articles de l’ouvrage où sa rencontre avec la langue arabe est explicite.

Comment est dite cette rencontre ? L’on observe d’abord que ces articles se répartissent entre deux catégories caractérisées par ces deux formules d’introduction: “es nombre arábigo” ou “es nombre arábigo pero”; ensuite qu’ils s’inscrivent dans différentes configurations interprétatives, que j’ai nommées “figures” de la fusion et de la confusion, du déni, du rejet, du possible, de l’oubli.

Pour chacun des vocables présentés dans ce travail, on trouvera en note l’étymologie proposée par Federico Corriente¹. Toutefois, mon propos n’est pas une critique ou une discussion étymologique mais l’exploration d’une autre perspective: l’étude du statut de l’arabe dans la constitution et dans la représentation du castillan chez ses locuteurs.

I. “Es nombre arábigo”

1-1. Bien qu’il s’abrite le plus souvent sous l’autorité des *peritos*, Covarrubias prend à de nombreuses reprises la responsabilité de son assertion. Ainsi de “aceña²: es nombre arábigo: vale tanto como molino [...]”; “acequia³: es nombre arábigo y vale regadera [...]”; “açacán⁴: es

¹Les arabismes castillans proviennent de l’arabe andalou, ensemble de dialectes de type néo-arabe importés en Alandalús par les conquérants musulmans, et non de l’arabe dit “classique”, sorte de langue générale panarabe élaborée par les poètes et qui a servi de véhicule à la révélation coranique. (Sur ces questions, v. Corr. 1992: 23-36)

Les abréviations suivantes sont utilisées par F. Corriente (1999:19): acad.=akadien; and.=arabe andalou; ár.=arabe; aram.=araméen; bed.=bédouin; bgr.=bas-grec; cl.=arabe classique; gr.=grec; lt.=latin; naf.=nord-africain; pahl.=pahlevi; rom.=roman; sir.=syriaque

²“Del and. assánya < cl.sâniyah: irrigadora” (Corr. 1999)

³“Canal del riego, del and. assáqya <cl. sâqiyah” (Corr., 1999)

⁴“Aguador: del and. assaqá < cl. saqqâ” (Corr. 1999)

el que trae o administra el agua. Nombre arábigo usado en la ciudad de Toledo [...]”; “adalid⁵: nombre arábigo: responde al nombre latino *dux, seu ducens* [...]”; “alcántara⁶: vale puente en lengua arábigo, y de allí se llamó el lugar Alcántara, por la famosa puente [...]”; “alarde⁷: vale la muestra o reseña que se haze de la gente de guerra, y el nombre es arábigo [...]”, et bien d’autres.

1-2. Les mots *alcáçar* et *alcalá*, identifiés spontanément comme arabismes (“alcáçar: nombre arábigo, vale fortaleza, casa fuerte o castillo, casa real y cesárea [...]”; “alcalá: es nombre arábigo y significa castillo puesto en frontera de enemigos [...]”) sont l’occasion pour le lexicographe de développer un discours grammatical sur lequel nous allons nous arrêter.

1-2-1. Covarrubias explicite la formation de ces mots: “alcalá: [...] *al* es artículo, *cala*, castillo”; “alcáçar: [...] pero lo más cierto es ser arábigo, de *al*, artículo y *caizar* que en terminación arábigo es *caiserun, domus Cesarea*; y de allí todas las casa reales que de ordinario son muy fuertes se llamaron alcáçares, casas de Cesar, casas del rey”. Il énonce ainsi deux caractéristiques morphosyntaxiques de l’arabe dont la plus connue est la préfixation de l’article *al-*, “marca habitual de determinación en andalusí como en el resto del árabe” (Corr. 1992: 82-83).

1-2-2. Covarrubias fait également allusion avec le mot *caiserun* au *tanwîn*, son nasal qui affecte la voyelle finale casuelle du nom indéterminé, en arabe classique (ainsi *-un* pour le cas sujet, *-an* pour le cas direct, *-in* pour le cas oblique, désinences casuelles d’ailleurs caduques en arabe andalou, qui a connu l’élimination complète de la flexion nominale). Or “el *tanwîn* como marca de indeterminación no existe en los registros normales del andalusí” (Corr. 1992: 83), de sorte que l’on s’interroge sur cette *terminación arábigo* à laquelle Covarrubias fait très souvent allusion. C’est certainement une information sur l’arabe classique qui lui vient du *perito* Diego de Urrea, comme en témoignent de nombreux exemples, tels que *alcándara*: “Diego de Urrea dize que en su terminación arábigo se llama *cantaretun*”; *almozén*: “Diego de Urrea dize ser su terminación arábigo *muhtesibun*; *almizcle*: Diego de Urrea dize que [...] en su terminación se llama *misqum*”; *almívar*: “Dize Diego de Urrea que en su terminación arábigo se dize *miobretum*”, etc. On remarque que le *tanwîn* est souvent interprété par Covarrubias comme une nasale labiale, alors même que le castillan tolérât mal le *-m* final dans les mots arabes et le remplaçait aussitôt par *-n*, comme par exemple *alcotán* < and. *alqaTâm*⁸ (v. Corr. 1999: 27). Faut-il voir là un phénomène d’hyper-correction? ou une figure de la confusion, entre la désinence casuelle de l’arabe classique *-un* et celle du latin *-um*?

1-2-3. Sachant que *alcáçar* vient de l’ar. *qaSr*⁹, il reste à commenter la forme *caizar* avancée par Covarrubias. Elle reflète d’une part une caractéristique phonétique de l’arabe andalou: en

⁵“Guía, del and. *addalil* < cl. *addalil*” (Corr. 1999)

⁶“[...] del and. *alqántara* < cl. *qantarrah*, puente, del gr. *kéntron* “centro del círculo < lt. *centrum*, a través del sir. *qenterûn*, cuya juntura semántica parece ser el cálculo del ojo o luz del arco correspondiente” (Corr. 1999)

⁷“Revista militar, del and. *al’ard* < cl. ‘ard “ (Corr. 1999)

⁸Je note par T majuscule la dentale sourde emphatique.

⁹Je note S le *Sâd*, sifflante dite “emphatique”

effet, *qaSr* répond au schème morphologique CvCØCØ¹⁰ dont la prononciation requiert, en arabe, l'insertion d'une voyelle non phonologique entre les deux consonnes qui ferment la syllabe, voyelle à laquelle le castillan a accordé un statut phonologique. On passe ainsi de ar.cl. /*qaSr*/ à ar. and. [*alqásar*] puis au cast. *alcázar*. Elle est liée d'autre part à l'interprétation *domus cesarea*, qui repose sur l'analogie phonétique et sémantique entre [*qásar*] et *caesar*¹¹ (où la séquence vocalique /ae/ est réalisée par la diphtongue [ay]) et se révèle ainsi une illustration de la figure de la confusion.

1-3. Le discours grammatical sur l'arabe est souvent présent. En voici encore quelques exemples:

almenara¹²: “[...] Diego de Urrea afirma ser árabeto, y en su terminación dezirse *menaretun*, del verbo *nevere*, que vale resplandecer o dar luz. Es nombre local, y tiene la *elif* por acento, porque la letra del medio que es *vau*, defectiva, se convierte siempre en *elif*, acento; esto valdrá para los que tienen noticia de la lengua árabeto, y los que supieren la lengua hebrea lo rastrearán y todos caerán en que si viene del verbo *nevere*, avía de hazer el nombre local *menevertun*; pierde el *ve*, que es la *vau*, y dize *meneretun*, y con el artículo *al-meneretun*¹³, y corrompido almenara [...]”

1-3-1. La terminaison *-etun* de *menaretun* conjugue la marque du féminin /-a(t)/, “único morfema utilizado en andalusí para marcar expresamente el femenino” (Corr.: 1992: 84) et le *tanwîn* dont nous venons de parler. Le préfixe *ma-* indique en arabe andalou comme en arabe classique un nom de lieu (Corr.: 1992: 74).

1-3-2. Puis vient une allusion aux verbes dits “concaves” en grammaire arabe, qui ont pour deuxième radicale les semi-consonnes /w/ ou /y/. Il faut savoir que la morphologie arabe est basée sur un système de dérivations à partir de racines consonantiques, le plus souvent trilitères. Ici, la racine est NWR, qui donne par exemple le substantif *nûr*, lumière, lampe, ou le verbe de IIème forme *nawwara*, éclairer, mais dans la forme dérivée qui nous intéresse, *manârah*, la semi-consonne /w/ (*wau*) disparaît au profit de la voyelle longue /â/, graphiée en arabe *alîf*: ٰ, surmonté d'un signe diacritique ˘ indiquant le timbre vocalique, qui a en effet la forme d'un accent aigu.

1-4. L'article consacré à *almodóvar*¹⁴ illustre la dérivation des noms de lieu par le préfixe *-mu-*, et développe également quelques considérations sur la structure consonantique et vocalique des

¹⁰Je note C pour consonne, v pour voyelle et Ø pour absence de voyelle.

¹¹Covarrubias n'est cependant pas mal inspiré de chercher l'origine de ce mot dans le domaine latin, à en juger par l'étymologie soutenue dans (Corr. 1999): “del and. *alqasr* < cl. *qasr* < aram. *qasT*erâ < bgr. *kástra* < lt. *castra*.”

¹²“Torre para señales luminosas [...], del and. *almanára* < cl. *manârah*, faro, lugar donde se pone luz” (Corr. 1999)

¹³Cette forme paraît très fantaisiste puisque elle associe la marque de la détermination, l'article *al-* et celle de l'indétermination, le *tanwîn*

¹⁴“[...] topónimo que refleja el and. *almudáwwar* < cl. *mudawwar* “redondo” (Corr. 1999)

mots arabes:

“Según la opinión de Diego, vale tanto como lugar libre, *al*, artículo, *mo* insinúa lugar, *dovar*, del verbo *debbere*, que vale librar [...]; y así dize que al esclavo que le dan carta de horro y le libertan le llaman *mudebbiran*; de manera que avía de dezir almodóvar, pero ni los arábigos, ni los hebreos reparan en la mudança de las vocales, como perseveren las letras consonantes radicales, y quando destas se pierde alguna, dexa sus rastros y señales, que dan a entender son las dicciones tales defectivas.”

1-4-1. Covarrubias fait allusion au verbe de IIème forme *dawwara*, en rapport avec les notions de “tourner, circuler, arrondir” et interprète *almodóvar* comme nom de lieu, provenant d’une forme arabe *mudebbiran*, laquelle répond en fait au schème dérivationnel du participe actif des verbes de IIème forme: muCaCCiC¹⁵. Le participe passif a la forme muCaCCaC, ce qui donne pour le verbe qui nous occupe le mot *mudawwar*, étymologie proposée par Federico Corriente.

1-4-2. La confusion commise par Covarrubias à la suite de Diego de Urrea est corroborée par un autre *perito*: “el padre Guadix dize que almodóvar vale tanto como el lugar del gobernador, porque *mudabir* significa gobernador”. Cette déclaration réclame quelques éclaircissements: en effet, le nom de lieu est généralement dérivé par le préfixe *ma-*, comme on vient de le voir, et il répond pour les verbes de IIème forme aux schèmes maCøCaC ou maCøCiC. Mais comme en arabe andalou, on peut avoir le préfixe *mu-* par labialisation (réalisé le plus souvent [mo]) (Corr. 1992: 74-75), ces schèmes deviendraient muCøCaC et muCøCiC. Or, si l’on considère la possibilité d’insertion, en arabe, d’une voyelle non-phonologique à l’intérieur du segment CøC (comme dans le cas de *qaSr*), c’est bien au schème muCøCiC que correspond le vocable *mudabir*¹⁶. L’interprétation de *mudabir* et *mudebbiran* comme noms de lieu semble donc pouvoir se justifier dans la cadre de l’arabe andalou, révélant du même coup une familiarité du lexicographe et de ses sources avec lui. Mais elle est peut-être due principalement au fait que Almodóvar est un toponyme répandu en Espagne, ce que Covarrubias n’oublie pas d’indiquer: “Y assí hay muchos lugares deste nombre, y sin duda se les dio por esta ocasión, como Almodóvar del Campo, Almodóvar del Pinar.

1-4-3. L’article commente également le fait essentiel de la structure des lexèmes en sémitique, à savoir qu’ils ont pour racine une séquence consonantique généralement trilitère en arabe, parfois quadrilitère. Ce morphème radical est le signifiant porteur du sémantème de base, qui va interagir avec le schéma vocalique, morphème de réalisation du signifié (Corr. 1999: 49). Dans ces conditions, la permanence des consonnes radicales dans toutes les formes est essentielle, comme le souligne Covarrubias, et lorsque l’une d’entre elles est faible (c’est le cas des semi-consonnes /w/ et /y/), elle laisse un indice de son existence, par exemple le *elif por acento* que nous avons vu plus haut à propos de *almenara*.

La vocalisation, les préfixes, suffixes et infixes réalisent donc concrètement le sens de la racine, selon un système de formes dérivées correspondant à différentes fonctions (v. Corr. 1992: 70), comme nous venons d’ailleurs de le voir. Le système de dérivation par flexion interne est donc un autre trait caractéristique du sémitique, auquel Covarrubias se réfère par

¹⁵Je note “CC” pour consonne géminée

¹⁶Il faut cependant savoir qu’en ar. cl., le sens “gouverneur” est donné par le participe actif du verbe de IVème forme (et non plus de IIème) *adâra*, administrer, gérer, qui a la forme *mudîr* (et non *mudabir*).

l'expression "*mudança de las vocales*".

1-4-4. Mais la *mudança de las vocales* est aussi phonétique et correspond aux variantes combinatoires. En effet, le système vocalique de l'arabe andalou, comme de l'arabe classique, comprend trois phonèmes: /a/ centrale, /i/ antérieure haute non-labialisée, /u/ postérieure haute labialisée. Ces phonèmes se réalisent à travers différents allophones, selon leur environnement phonétique. On aura ainsi remarqué que Covarrubias emploie systématiquement la graphie -e- pour rendre compte du /a/ phonologique des racines verbales arabes (*debbere, nevere, xerefe*): cette graphie reflète la *imâla* ou déplacement vers la zone palatale du point d'articulation de /a/ hors environnement vélaire ou pharyngal. Dans un environnement labial et vélaire, au contraire, /a/ est réalisé par des allophones labialisés ou postérieurs qui ont pu être identifiés par les locuteurs hispanophones comme /o/. Il en est de même des autres phonèmes vocaliques, /i/ pouvant se réaliser [e], [a] ou [u], et /u/ par différents allophones que les hispanophones ont entendus comme des variantes de /o/¹⁷. Federico Corriente (1999: 45) écrit à ce sujet: "En el caso del ár. es conocido que cada fonema desarrolla varios alófonos para ajustarse a su entorno consonántico, los cuales, cuando se produce una interferencia con otra lengua como en el caso del haz dialectal and. con el rom., son percibidos como equivalentes de los miembros del, en este caso, más rico sistema vocálico de la lengua receptora aunque no sin frecuente titubeo, porque los alófonos son, a menudo y en buena medida idiolécticos".

1-5. Voyons encore *almoxarife*¹⁸:

"[...] El padre Guadix dize estar este nombre corrompido de *al-muxuiph*, que vale contador, cambiador, vanquero, arrendador. Diego de Urrea que en su terminación arábica se dize *muxerifun*, del verbo *xerefe*, que significa ver, descubrir; y assí valdrá almoxarife tanto como veedor y descubridor [...]. De manera que en este nombre almoxarife, *al* es artículo, *mo* es la partícula instrumental, y assí junto con el verbo *al-mo-xerefe*¹⁹, se forma el nombre *almuxerifun* y almoxarife [...]

1-5-1. Comme le laisse entendre Covarrubias par la traduction "veedor", /*mušrif*/ est le participe actif du verbe /*ašrafā*/ "avoir vue sur", "plonger le regard sur" (d'où "contrôler"), qui est la IVème forme de la racine verbale ŠRF. Cependant, en arabe andalou, la survivance de cette forme est très précaire et "en términos generales, los verbos con aparente prefijo a- parecen analizarse como meras variantes fonéticas de la forma P" (Corr. 1992: 99). Ainsi la mention de la Ière forme /*šarafa*/ par Diego de Urrea peut-elle être vue comme un indice de sa familiarité avec l'arabe andalou. D'autre part, la forme *muxerifun* fait apparaître deux phénomènes dont nous avons parlé à propos de *alcázar*: le *tanwîn* et la voyelle non-phonologique insérée entre deux consonnes fermant une syllabe, qui est peut-être reflétée dans la graphie *almoxerif*, première attestation du mot en castillan (1081) recensée par Corominas, avant d'être fixée avec le timbre [a] dans *almoxarife* (première attestation en 1253).

1-5-2. En dépit des traductions *veedor*, *descubridor*, Covarrubias croit reconnaître ici la

¹⁷Pour un exposé détaillé de cette question, v. F. Corriente, 1992, p.37-41

¹⁸"Recaudador de rentas reales, del and. almushrif < cl. mushrif "supervisor" (Corr. 1999

¹⁹Précisons que *al-mo-xerefe* est une sorte de monstre morphologique ne correspondant à aucun schème de dérivation.

dérivation des noms d'instrument par le préfixe *mo-*, ce qui appelle un commentaire. En effet, en arabe classique, le nom d'instrument est formé sur le schème miCØCaC ou miCØCâC, mais en arabe andalou "son normales los nombres de instrumento con prefijo {ma-}{...}. Pero tanto estos nombres como los de lugar [...] pueden tener {mu-} por labialización (Corr. 1992: 74-75). Mais on aurait ainsi [*mušarâf*] et non [*mušarîf*].

Pour conclure sur cette question, on soulignera que le commentaire grammatical sur les mots arabes, et même les erreurs et les approximations qu'il contient, attestent la présence de l'arabe sur la scène linguistique où évolue le lexicographe.

2. Le *Tesoro* tient également souvent un discours encyclopédique au sujet de réalités historiques et culturelles arabes, qui révèle la présence de ces réalités dans la représentation du sens des mots les plus courants de la langue, lexique usuel, toponymes ou noms propres, par exemple.

2-1-1. Dans ce contexte, les mots *alcalá* et *alcaçar*, par exemple, déclenchent un discours nourri par la réalité de la cohabitation (y compris sous la forme de l'affrontement) séculaire en Espagne des arabes et des chrétiens, ainsi que des langues arabe et romane. Les figures mêlées de la fusion et de la confusion y sont explicites. On peut lire en effet à propos de *alcalá*: "[...] Y en tierra de Sevilla avía un castillo, que por serlo, le pusieron los moros por nombre *Cala*, y después los christianos, no entendiendo el vocablo, le llamaron el castillo de *Cala*". Et à propos de *alcáçar*: "[...] Devía aver allí gran fuerça que llamaron *Alcáçar* los moros, y juntaron después los christianos este nombre con el antiguo que tenía de *Salacia*, y el vulgo, que todo lo estraga, corrompió el vocablo y llamaron el pueblo *Alcáçar de Sal*".

2-1-2. Des noms propres tels que *Xarifa*, *Aldonça*, *Axa*, illustrent aussi de différentes façons la figure de la fusion. Dans le domaine littéraire avec "Xarifa":

"[...] el Padre Guadix afirma ser árabigo, y trae un testimonio de San Pablo, en la Epístola primera a los Chorintios, cap. I, que a la palabra que el texto latino vuelve nobles le responde en el texto árabe *xarif*, y assí el nombre de xarife vale tanto como persona principal y noble; y *Xarifa* es nombre de una mora hermosa y noble, de que están llenos los romanceros [...]"

Dans le domaine de la sagesse populaire avec "Axa":

"Vale tanto, en lengua árabiga, como la adornada y atabiada. Proverbio: "Axa no tiene qué comer y combida huéspedes", de los que estando necesitados [...] hazen gastos con sus amigos y con los estraños escusados [...]"

"Aldonça" serait le produit de la fusion de l'article arabe avec un prénom romance:

"Nombre en España, antiguo y ordinario; hanle tenido señoras muy principales destos Reynos. *Al* es artículo, y el nombre *donça* está corrompido de *dolze*; esta conjetura se toma de los que escriben las historias que Doña *Dolze*, hija de Gilberto, conde de la Proença, casó con don Ramón Arnaldo, conde de Barcelona, y a esta mesma, corrompido el vocablo, y añadiéndole el artículo árabigo, la llamaron doña *Aldonça*; y

de allí en adelante las demás se llamaron Aldonças, que vale tanto como dulces”²⁰.

2-2. Le discours encyclopédique peut dessiner d’autres figures. Celle du rejet, par exemple, à propos de *almoxarife*, est explicite: “Este nombre escriben las historias aver tenido antiguamente los tesoreros generales, hasta que en tiempo del rey don Alonso el Onzeno le desecharon por ser árabe, y mudaron el título en tesorero general”.

La réalité historique et linguistique du rejet des arabismes est due à diverses causes, au nombre desquelles la motivation du signifiant, comme l’indique Federico Corriente (1992: 148)

“[...] se puede afirmar que a partir del siglo XV se inició un proceso, aún en curso, de eliminación de los arabismos, tanto por renovación técnica y cultural, que hace desaparecer los objetos con sus nombres, como por su falta de transparencia morfosemántica: un “maestro de obras” resulta más claro y requiere menos esfuerzo de memorización que “alarife” [...]”

De même l’expression *tesorero general* est-elle clairement motivée pour le locuteur hispanophone alors que *almoxarife* ne l’est plus. Mais Covarrubias déclare explicitement une autre cause à ce rejet: l’élimination consciente des arabismes au profit de mots ou expressions d’origine latine. Ce processus d’élimination est la marque de l’interversion de la situation socio-linguistique, l’utilisation de certaines marques du code linguistique arabe n’étant plus, à partir d’une certaine époque, liée au prestige social²¹.

II- La place de l’arabe dans les étymologies multiples

L’étymologie médiévale est une “véritable forme du commentaire et de l’argumentation [...]”. Les lexicographes enregistrent volontiers un éventail de définitions étymologiques éventuellement contradictoires qui sont autant de matériaux à la disposition des commentateurs” (Buridant, 1990: 48). Covarrubias se montre en cela fidèle à l’étymologie médiévale et dans le cadre des étymologies multiples qu’il avance pour un même vocable

²⁰C’est ainsi que Aldonza Lorenzo devient Dulcinea del Toboso sans changer de personnalité, pourrait-on dire. Car si le nom Aldonza est constitué linguistiquement d’un élément arabe et d’un élément roman, Dulcinea del Toboso est constituée socialement d’un élément chrétien et d’un élément morisque, le village de Toboso étant historiquement peuplé d’une majorité morisque. (V. L. López-Barralt, 1992: 37)

²¹Federico Corriente (1999: 64) écrit ainsi à propos des arabismes: “[...] no sólo se trata de voces que pasan de una lengua a otra, sino que lo hacen, además, desde una sociedad de cultura árabe-islámica, aunque los transmisores sean en muchos casos cristianos mozárabes, pues la suya no era sino una variante de ésta, a otra sociedad de cultura occidental, a la sazón muy marcada por el cristianismo, aunque durante siglos consciente de su inferioridad, que ha de superar imitando los rasgos positivos de la cultura del adversario. Cuando la nivelación se produce, quizás algo antes en medios exacerbadamente conscientes de su propia identidad, surgen las reacciones a la indisimulable presencia del importante ingrediente de arabismos en las lenguas habladas, encaminadas a eliminarlos o, al menos, a enmascararlos, en el terreno lingüístico, o en el terreno social.”

apparaît la place occupée par l'arabe.

1. Examinons l'article consacré à *adarga*²²:

1-1. Il commence par une définition encyclopédique, reflet d'une réalité contemporaine du lexicographe: "Un género de escudo hecho de ante, del qual usan los ginetes de las costas que pelean con lança y adarga. Y también lo usan los alárabes".

Après avoir mentionné un équivalent latin: "El latino llama a la adarga *cetra*, *vid Caesarem [...]*", l'auteur passe à la liste des propositions étymologiques, pas moins de sept, dont deux arabes.

L'hypothèse toscane se présente sous la forme de l'*expositio* introduite par *quasi*, tenant compte de la nature du référent et de la similitude phonique des signifiants: "algunos quieren que adarga se aya dicho *quasi a-targa* que en toscano vale escudo, y de allí *targeta*, escudo pequeño"²³.

Viennent ensuite une étymologie latine et une étymologie grecque, toutes deux *ex origine*: "*vel quia a tergo*, por cubrirse con ella las espaldas o del verbo griego *targanoomae*, *impliciter torquere*: porque se coge y doblega sin quebrarse".

La première étymologie arabe repose, semble-t-il, sur la simple analogie phonique: "Y el Padre Guadix, si no me engaño, dize ser nombre arábigo, compuesto de *a* y *daraca*, que vale casa tuya". Si, en effet, *dara-ka* pourrait être analysé comme le substantif *dâr*, maison, avec suffixation du pronom de 2^{ème} personne masculin singulier *-ka*, à valeur possessive dans cette position, on peine cependant à trouver une quelconque justification sémantique à cette hypothèse.

La deuxième étymologie arabe combine l'analogie phonique et l'origine: "Diego de Urrea dize traer origen del verbo *adarraq* que significa abraçar el escudo"²⁴.

L'étymologie chaldéenne est suggérée, pourrait-on croire, par la précédente, par l'intermédiaire du verbe *abraçar*: "y es de raíz caldea, *derah*, *bracchium*".

Enfin, l'auteur s'appuie sur une autorité pour proposer une étymologie hébraïque basée sur une analogie de fonction: "El padre fray Diego de Yepes, en la Historia del Niño Inocente[...] dize ser nombre hebreo, y valer tanto como defensa o munición".

Pour terminer, il rappelle une locution du langage courant: "Cargar sobre la adarga, vale tanto como sobre el lado izquierdo, como sobre la lança vale el derecho".

1-2. Cet article appelle deux remarques. On constatera d'abord que l'auteur place l'arabe dans le groupe des langues dont le castillan tire son origine, c'est-à-dire qu'il fait de l'arabe un élément constitutif du castillan, au même titre que le grec ou le latin. Ensuite que c'est un état de fait, confirmé implicitement par la langue elle-même dans deux manifestations de la figure de la fusion: l'intégration du mot *adarga* dans le système de dérivation castillane avec le verbe *adargarse*, ainsi que dans le corpus des expressions usuelles avec *cargar sobre la adarga*.

²²"[...] del and. *addárk/qa*, sin ninguna dificultad a causa de la sonorización de la oclusiva por asimilación en contacto" (Corr. 1999). Corriente signale aussi la forme castillane *adáraga*

²³Corominas commente, en la rejetant, cette étymologie qui est d'après lui germanique (v. DCECH, article *adarga*)

²⁴D'après Corominas, c'est le verbe *dárraq*, "*amparar*, *proteger*" qui est dérivé du substantif *dáraca* et non le contraire, de sorte que ce mot ne peut être expliqué par aucune racine arabe et pourrait être emprunté à une langue orientale (v. DCECH, *ibid.*)

Au sujet de la dérivation, on notera que l'arabe andalou a intégré de nombreux suffixes dérivationnels romans et que ce processus s'est poursuivi après l'entrée des arabismes en castillan. Des verbes ont été créés par préfixation dérivationnelle et suffixation flexionnelle sur ces arabismes. Pour beaucoup d'entre eux, au nombre desquels pourrait figurer *adargarse*, il est impossible de savoir si leur première syllabe *a-* correspond à l'article arabe agglutiné ou au préfixe latin *a(d)-*²⁵, ce qui est encore une illustration de la figure de la fusion.

2. "Es nombre arábigo, pero..."

La figure dessinée par les étymologies multiples est cependant souvent celle du déni de l'origine arabe au profit d'autres langues.

2-1-1. Généralement, Covarrubias rejette l'étymologie arabe contre l'opinion de ses autorités favorites, pour y substituer une étymologie hébraïque dont il assume la responsabilité. Il écrit ainsi à propos de *açófar*²⁶: "nombre arábigo [...] pero su raíz es hebrea", ou de *açote*²⁷: "El Padre Guadix es de parecer que trae origen de la palabra *zouta*, que significa correa: no difiere desto mucho Diego de Urrea. Pero yo me persuado ser de raíz hebrea [...].

L'étymologie hébraïque peut être énoncée non comme contraire à l'origine arabe du mot, mais comme une conséquence. Par exemple pour *açafate*²⁸: [...]. También puede tener su origen del verbo arábigo *seafe*, que significa ser hondo; y por esta causa puede ser su raíz hebrea, el verbo *saphahh*, *congregare*; porque en el vaso hondo se congrega mejor lo que en él se quiere mezclar".

2-1-2. L'article consacré à *alguazil*²⁹ constitue une bonne illustration de la figure du déni et mérite quelques commentaires.

Covarrubias invoque d'abord diverses autorités en faveur de l'origine arabe de ce mot:

"La ley 20, tít. 9, partida 2, dize assí: Alguazil llaman en arábigo aquel que ha de prender e de justiciar los omes en la Corte del Rey por su mandado, o de los juezes que judgan los pleitos; mas los latinos llamanla justicia, que es nome que conviene assaz al que tal oficio tiene, porque deve ser muy derechurero en la cumplir [...]. El Padre Guadix dize que está el vocablo corrompido de *al guazir* [...]. Diego de Urrea dize lo mismo, que alguazil es ministro de la justicia para echar mano de los malhechores [...]

Puis vient un commentaire linguistique sur l'arabe et sur la prononciation des morisques d'Espagne:

"Y en su terminación se dize *vesilun*, del verbo *vesale*, que significa allegar [...] y porque el sonido desta etimología no quadrará a todos, advierte el dicho Urrea que todos los nombres que empieçan *gua*, los árabes los pronuncian por *va*, con la *vau* de

²⁵Sur ces questions, v. Corriente, 1999: 52-55

²⁶"Latón, del and. aSSuf[a]r <cl. Sufir" (Corr. 1999:39)

²⁷"Del and. assáwT <cl. sawT" (Corr. 1999). Je note T l'occlusive dentale emphatique

²⁸"Del and. assafáT (Corr. 1999:33)

²⁹"A(l)guacil, oficial inferior de justicia, del and. alwazír <cl. wazír, una adaptación a la raíz {wzr} del pahl. wicír, consejero" (Corr. 1999)

los hebreos, pero los moriscos de España la pronuncian *gua*, de modo que por *al vasil* dizen *al guazil*.”

Ce passage appelle quelques précisions. La conversion de /w/ en /g/ en arabe andalou est interprétée par Federico Corriente (1999: 28) comme un phénomène d’ultra-correction ou tout simplement comme “la mera tendencia hispánica de sustituir /w/ por /gw/”. Notons que la première attestation enregistrée par Corominas est sous la forme *aluazil* (1075), puis *alguazil* (1115). D’autre part, l’échange des liquides /r/ et /l/ est un phénomène bien représenté, illustré ici par la substitution de la vibrante de *alwazir* et du verbe ar. cl. *wazara* par la latérale de *alguazil* et des formes *vesilun*, *vesale*.

Contre toutes ces autorités, Covarrubias propose son étymologie hébraïque:

Sin perjuyzio de lo dicho, porque yo doy gran crédito a Diego de Urrea, podríamos dezir que alguazil es hebreo, del verbo *gaçal*, *rapere*, porque echa mano del delincuente.

Si elle constitue bien, dans ce contexte, un déni de l’origine arabe, la préférence pour l’étymologie hébraïque doit être aussi interprétée dans le cadre de la lexicographie de l’époque, qui s’attache à “remonter des langues nationales à la langue-mère, que l’on croit généralement être l’hébreu, tout au long du XVIème et du XVIIème siècle” (Buridant, 1990: 53).

Une autre figure, implicite, affleure, celle de la fusion, révélée par l’appartenance incontestable du mot *alguazil* à la langue et au registre populaires et à leurs productions, comme l’atteste la fin de l’article:

A cierto género de araña ponçoñosa, que haze una tela donde se enredan las moscas y se mantienen dellas, dicho por los latinos *phalangium*, llaman comúnmente alguazil de moscas[...]. Dezimos cada qual tiene su alguazil, quando se quiere significar que todos tienen sus infortunios, por una y otra parte.

2-2-1. Le déni de l’origine arabe s’effectue aussi, dans une moindre proportion, au profit du grec ou du latin. L’article consacré à *açúcar*³⁰, par exemple, contient un commentaire sur l’article arabe et un autre sur la formation du lexique arabe, qui justifie le déni aux yeux du lexicographe:

Este vocablo es bien conocido, pero la gente vulgar piensa ser arábigo, por tener el artículo *a*. Pero es cierto que los árabes tomaron de la lengua latina y de la griega muchas dicciones y las hicieron propias; y una dellas es açucar, de *a*, artículo lunar y *saccharum*, nombre griego *sacharon*³¹ [...]

Cet article appelle un premier commentaire. On y apprend que la présence de l’article *a(l)* agglutiné désigne clairement un mot comme arabisme, y compris pour “la gente vulgar”. En effet, la majorité des arabismes ibéro-romans, à la différence des arabismes italiques par

³⁰“Del and. *assúkar* < cl. *sukkar* < pali *sakkharâ*, directamente o a través del gr. *sákchar(on)*” (Corr. 1999)

³¹Par commodité typographique, je translittère les mots grecs en caractères latins

exemple, comportent l'article agglutiné. Ce phénomène de dégrammaticalisation de l'article et son agglutination au lexème nominal correspondrait dans les premiers temps de l'Andalous à une phase de bilinguisme arabe-roman très imparfait et se serait perpétué à l'époque de l'épanouissement de la culture arabo-musulmane, adopté comme une marque de prestige par les chrétiens mozarabes responsables de la diffusion des arabismes³².

Le savoir de Covarrubias sur l'article arabe est plus élaboré que celui du vulgaire. En évoquant, d'ailleurs fautivement, "el artículo lunar", le lexicographe fait allusion en effet au phénomène d'assimilation du /l/ de l'article lorsqu'il est au contact des consonnes dites "solaires" en grammaire arabe, à savoir les occlusives, emphatiques et nasale dentale, la plupart des spirantes et les liquides. Les autres consonnes, qui n'assimilent pas le /l/ de l'article, sont dites "lunaires". Ces appellations sont dues aux exemples traditionnels de la grammaire arabe: *aš-šams*, "le soleil", avec assimilation, *al-qamar*, "la lune", sans assimilation.

Covarrubias soulève enfin la question des emprunts de l'arabe à d'autres langues: grec et latin, comme il le souligne, mais aussi araméen, copte, persan, ainsi que berbère et roman ibérique dans le cas de l'arabe andalou (v. Corr. 1992: 123 et 132-142), et la fin de l'article laisse apparaître la figure implicite de la fusion, sous la forme d'une dérivation castillane du mot *açúcar*: "Palabras açucaradas, las blandas y lisongeras".

2-2-2. La cas de *açufre* comporte des similitudes: la référence à l'article *a(l)*- comme signe d'une origine arabe, et la déclaration d'une origine latine:

Este nombre parece arábigo, por razón del artículo, pero notoriamente está corrompido de la palabra latina *sulphur*. Comúnmente le llaman piedraçufre³³ o tierra açufre o alcrevite.

La dernière phrase indique des dénominations courantes, deux mots composés avec *açufre* et le mot *alcrevite*³⁴. Or, dans l'article qu'il consacre à *alcrevite*, le lexicographe soutient un tout autre point de vue sur l'origine latine ou arabe de ces mots:

Latine sulphur. Sulphur es nombre arábigo, y según Urrea corrompido de *al-quibrit*, que vale *sulfur*; este nombre corrompemos y dezimos çufre, piedra açufre, que vale lo mesmo que alcrevite [...].

Ce sont encore à la fois les figures de la fusion et de la confusion que dessinent d'une part l'interprétation abusive -dénoncée par Covarrubias- de toute initiale *a-* comme article arabe, d'autre part l'indécision au sujet de l'origine latine ou arabe de vocables qui renvoient au même référent. Ce cas, qui n'est pas isolé³⁵, témoigne à mon sens du caractère à la fois constitutif et

³²Sur ces questions et sur le rôle joué par les conquérants berbères, v. Corriente, 1999: 58-63

³³D'après Corominas, c'est une analyse fautive de ce mot composé qui est à l'origine de la forme *açufre* ou *azufre*, le *a-* initial ne représentant donc pas l'article arabe (v. DCECH, art. *azufre*)

³⁴"del and. *alkibrit* < cl. *kibrît* < acad. *kibrîtu(m)*" (Corr. 1999)

³⁵V. par exemple Neyrod, 2004

indissociable des deux origines dans la formation du castillan.

2-3. Toujours dans le cadre des étymologies multiples, la mention d'une origine arabe peut constituer une figure du possible. Prenons l'exemple de *aldea*³⁶.

Après avoir donné un équivalent castillan *aduar* et un autre latin *artegia*, Covarrubias procède à une définition de chose: "vale población pequeña en tierra de labrança". Vient ensuite une proposition étymologique *ex causa*: "y algunos dizen estar corrompido el vocablo de aldeca; y el morador della aldeano, aldecano, de la palabra diez, y valdrá tanto como diezmero, hombre que paga del diez uno [...]. Puis le lexicographe avance deux hypothèses grecques, elles aussi *ex causa*: "Otros dizen ser nombre griego: aldeano, del verbo *aldaino*, cresco, porque crían el ganado y labran las tierras que crían el pan [...] En griego se llama el aldea *côma*, villa, del verbo *kômazo*, porque en el aldea comen juntos amos y criados [...]. Et il finit par mentionner la possibilité de l'origine arabe: "Bien podrá ser que esta palabra sea árábica; no alcanço su origen".

On le voit, la figure du possible est l'opposée de celle du déni, en ce qu'elle intervient, après l'exposé de plusieurs autres hypothèses étymologiques, comme une reconnaissance de la part de la langue arabe dans la constitution du lexique castillan. D'ailleurs, le vocable *aduar*³⁷, que le lexicographe propose comme équivalent castillan de *aldea* renvoie directement, selon ses propres dires, à une réalité typiquement arabe: "Vale tanto como aldea o población de alárabes, quando assientan sus pabellones, tomando en medio el del señor".

III. La figure de l'oubli

Les figures de la fusion et de la confusion, du déni, du rejet, du possible, sont autant de façons de déclarer la présence de l'arabe dans le patrimoine linguistique et culturel du castillan. La figure de l'oubli, qui va être présentée à propos des mots *guarismo*, *cifra*, *cero*, en est une autre, sans doute la plus saisissante de toutes, en ce qu'elle suppose une assimilation complète et donc l'oubli de l'origine.

1-1. L'on sait que les arabes ont introduit dans l'occident latin le calcul indien et le système de numération décimale. Une version latine du premier manuel rédigé en arabe, celui de Muhammad b. Musâ al-Khuwârizmî (début du IX^{ème} siècle) est intitulée *Ioannis Hispalensis Liber algorismi* (ou *alghoarismi*) *de practica arismetrice*³⁸.

Le *Liber algorismi* est le Livre de Khuwârizmî, et le mot castillan *guarismo*³⁹, attesté sous cette forme dans la littérature du début du XVII^{ème} siècle, dérive de cette *nisbah* ou nom d'origine. Sa forme plus ancienne est *algarismo* ou *alguarismo*, attesté pour la première fois au milieu du XIII^{ème} siècle, d'après Corominas. Ce mot appartient donc à la catégorie de ceux dont la forme

³⁶"Del and. addáy'a < cl. day'ah" (Corr. 1999)

³⁷"Aduar, del ár. dawwâr, del mismo significado, en su pronunciación bed. naf. duwwâr, pues esta voz tanto en cs. como en pt. no es anterior a las empresas del siglo XV en el Norte de África [...]" (Corr. 1999).

³⁸Voir E.I., article *'ilm al-hisâb*

³⁹"A juzgar por las var. bl. *algorithmus*, *algorismus*, *alchoarismus* y *alkauresmus*, refleja le segmento gentilicio del nombre del matemático Muhammad b. Mûsa Alxuwârizmî [...]" Du point de vue phonétique, "parece fenómeno totalmente intrarr. la ocasional asimilación de consonante sorda a la sonoridad de la /l/ del artículo ár. (Corr. 1999: 47)

ancienne avec agglutination de l'article est remplacée par une autre, sans agglutination. L'effacement de l'article peut être dû à une cause morpho-phonétique (dans les cas d'assimilation), historique (pour les arabismes tardifs) ou psychologique, par désir plus ou moins conscient de "désarabiser" les arabismes indispensables (v. Corr. 1999: 62-63). Ce désir peut dessiner une figure du rejet, mais aussi de l'oubli, comme on le constate en lisant l'article consacré à *guarismo*.

1-2. Covarrubias commence par rappeler, dans un commentaire encyclopédique, la provenance du système de calcul en usage à son époque:

La tabla de contar según cuentan los árabes; y con ciertos caracteres, que oy usamos, se presume son los que ellos nos introduxeron, diferentes de los castellanos o romanos, quales los vemos en las inscripciones de piedras antiguas. Tienen los arábigos, entre las demás figuras, el cero que es o, omicron [...]

Il repousse cependant, dans un premier temps, l'origine arabe de *guarismo* au profit d'une étymologie grecque assortie d'un ajustement phonétique *ad hoc*, pour la concéder ensuite en suivant une autorité anonyme:

Vide verbo cero, donde consta no ser este término arábigo ni tampoco la dicción guarismo, porque parece estar corrompido de arithmo, que vale quenta, apo tou arithmin, hoc est a numerando; añadieron después la sílaba gu y dixeron guarismo, corruptamente. Los que quieren sea arábigo dizen estar corrompido de algarismo, lengua de los algarves o de los agarenos.

C'est ainsi que *guarismo* redevient sous la plume du lexicographe le nom d'une réalité originairement arabe, *agarenos* étant un nom donné par les chrétiens aux arabes, comme descendants de Agar⁴⁰ et *algarves* désignant les habitants du Maghreb, comme on peut le déduire de la définition donnée par Covarrubias lui-même du mot *algaravia*: "lengua de los africanos o ponientina[...]".

2-1. Dans l'un des manuscrits du *Liber algorismi* qui utilise les chiffres romains et non indiens, "le zéro est représenté par un petit cercle (*circulus*) servant à indiquer une place vacante[...]; le *Liber algorismi* appelle également le zéro *ciffre* ou *siffre*, ce qui rappelle l'arabe "vide" (= *Sifr*)"⁴¹.

2-2. Or l'on constate que l'article *cifra* du *Tesoro* est un autre témoignage de l'oubli de l'origine, mêlé à la figure de la confusion par analogie phonique entre *cifra*, de l'arabe *Sifr* et *criphia*, du grec *kruphios*. Il commence par une définition de chose: "Escritura enigmática, con caracteres peregrinos, o los nuestros trocados unos por otros, en valor o en lugar". Puis viennent deux étymologies, latine et grecque: "Y el mismo nombre está corrompido, porque San Isidoro, lib. I, cap. 21, *De notis*, la llama *criphia* [...]. Es término griego y dixose del nombre *kruphios, occultus*." Enfin, l'auteur fait mention de l'origine arabe soutenue par Sánchez Brocense: "Tiene este nombre cifra por arábigo".

2-3. L'article consacré à *cero* forme avec les deux précédents une sorte de triptyque de la confusion. Covarrubias commente d'abord sa forme ainsi que sa valeur et sa fonction

⁴⁰V. L. Cardaillac, 1979: 57

⁴¹E.I., *ibid.*

numérales: “La figura de la *o* pequeña dicha en griego *omicron*; es un no es del número porque él por sí no vale nada, y junto con cualquier otro número detrás dél le da valor”. Dans un long développement, il assigne au mot *cero* une origine macédonienne et termine par une référence à l’arabe dans un commentaire encyclopédique et linguistique qui est un véritable entremêlement des figures de la confusion et de l’oubli:

Esta figura tienen en su cuenta guarisma los arábigos, y la llaman *çucum*, que tiene en la escritura el oficio y valor que el *seva* cerca de los hebreos, que es de retraer la consonante a la sílaba que precedió.

En effet, le *sukûn* est une convention graphique de la langue arabe: c’est un petit cercle, inscrit au-dessus de la consonne implosive d’une syllabe fermée. Le sens usuel de ce mot est “calme, repos” et son sens grammatical “fermeture de syllabe”. Covarrubias semble le confondre avec la figure du *Sifr*, confondant du même coup le système graphique de la langue arabe et celui du calcul.

2-4. Je me pencherai pour finir sur la cas du nom Averroes. Comme les mots précédents pour l’arithmétique, ce nom est lié pour la philosophie à une invention intellectuelle, l’averroïsme⁴², qui a contribué à façonner la pensée européenne. Et comme les mots précédents, il est un exemple d’entremêlement des figures de la confusion et de l’oubli. “Moro, gran filósofo, vale hijo del capitán”, écrit Covarrubias, témoignant ainsi de l’oubli du véritable nom du philosophe, Ibn Rushd⁴³ (“fils de la raison, de l’entendement”, du verbe *raşada* “être dans le bon chemin”) et de sa confusion, par analogie phonique probablement, avec l’arabisme castillan *arraez* (de l’ar. *râ’is* “chef”).

Conclusion

La question posée dans cet article est bien en dernière instance celle de la part de la langue arabe dans la constitution du castillan. En d’autres termes, l’arabe n’est-il présent qu’à l’état de traces dans la langue castillane ? Si l’on entend par langue un système de signes et de règles linguistiques, l’on conviendra avec Federico Corriente que “la interferencia gramatical del árabe en los sistemas fonémico, morfológico y sintáctico de los romances peninsulares es escasa”. Cependant, poursuit-il, “se puede asegurar que los romances peninsulares contienen al menos centenares de arabismos sólidamente anclados en su léxico y en ningún peligro de sustitución, como uno de sus rasgos más típicos frente a otras lenguas del norte y centro de Europa” (Corr. 1992: 143-148).

Le discours de Covarrubias sur ces arabismes lexicaux, justement, se prête à une autre approche de l’héritage linguistique arabe en castillan, où il apparaît non plus comme trace dans le système linguistique, mais comme élément constitutif de la représentation, à travers les différentes figures que nous avons énumérées, de la langue castillane chez ce lettré du Siècle d’Or. En effet, bien que Covarrubias fasse une déclaration préliminaire d’ignorance de la langue arabe⁴⁴, son discours révèle une présence permanente de cette langue dans son

⁴²A ce sujet, v. par exemple Alain de Libera, 2003

⁴³Né à Cordoue en 1126, mort à Marrakech en 1198

⁴⁴Déclaration sans doute “politiquement correcte” si l’on considère l’interdiction de la langue arabe au début du 17^{ème} siècle et l’omniprésence de la censure (v. L. López Barralt: 35

questionnement sur la langue espagnole. Celle-ci, telle qu'elle apparaît dans le *Tesoro* intègre pleinement à côté des autres composantes mentionnées par l'auteur -grecque, latine, hébraïque principalement-, une composante arabe qui se manifeste sur les plans morphologique, avec l'agglutination de l'article et les formes dérivées, phonétique avec la *mudança de las vocales*, discursif dans les proverbes et expressions populaires⁴⁵. Et qui se manifeste aussi, dès la préface au lecteur, sur le plan de l'image, avec celle de *la mora encantada [...] cercada de grandes joyas y mucha riqueza*, une figure qu'il présente étonnamment comme gardienne du "trésor" de la langue⁴⁶.

et 37). On peut mettre en doute cette ignorance, surtout si l'on tient compte du fait que Covarrubias dirigea de 1595 à 1600 l'instruction des Morisques de Valencia, l'une des régions restées les plus islamisées et les plus arabisées au moment de l'expulsion. (V. L. Cardaillac, 1979: 145-146)

⁴⁵L'appartenance de nombreux arabismes à la langue populaire est vue par Federico Corriente comme une manifestation de ce que j'ai appelé la figure du rejet, rejet culturel et social dans ce cas. Il écrit: "La absorción del arabismo en el terreno social se produce, fundamentalmente y en fase tardía, cuando se profesa la superioridad sin paliativos de la cultura occidental y se trata de borrar las huellas de un pasado distinto, por su adscripción a sociolectos o registros bajos, a veces infantiles, o mantenimiento exclusivo en ellos (Corr. 1999:65). Il est tout aussi légitime d'y voir une figure de la fusion: l'abondance des proverbes, par exemple, intégrant un arabisme ou construits à partir de lui, est un bon témoin du statut constitutif de l'arabe dans la langue et la culture castillanes.

⁴⁶Cette image se trouve dans le passage suivant: "[...] y por conformarme con los que han hecho diccionarios copiosos y llamádoslos *Tesoros*, me atrevo a usar deste término por título de mi obra; pero los que andan a buscar tesoros encantados, suelen dezir fabulosamente que hallada la entrada de la cueva do sospechan estar, les salen al encuentro diversidad de monstruos fantásticos, a fin de les poner miedo y espanto para hazerlos bolver atrás, amenazándolos un fiero jayán con una desaforada maça, un dragón que echa llamas de fuego por ojos y boca, un león rabioso que, con sus uñas y sus dientes, haze además de despedaçarlos; pero venciendo con su buen ánimo y sus conjuros todas estas fantasmas, llegan a la puerta del aposento, donde hallan la mora encantada en su trono, sentada en una real silla y cercada de grandes joyas y mucha riqueza, la qual, si tiene por bien de les dexar sacar el tesoro, van con recelo y miedo de que en saliendo a fuera, se les ha de convertir en carbones."

Bibliographie

- Buridant, Claude, 1990. "Définition et étymologie dans la lexicographie et la lexicologie médiévales", *La définition*, J. Chaurand et F. Mazzière édts., Paris, Librairie Larousse, p.43-57
- Cardaillac, Louis, 1979. *Moriscos y cristianos. Un enfrentamiento polémico (1492-1640)*, Ediciones FCE, Madrid
- Corriente, Federico, 1992. *Árabe andalusí y lenguas romances*, Mapfre, Madrid
- 1999. *Diccionario de arabismos y voces afines en iberorromance*, Gredos, Madrid
- Covarrubias, Sebastián de. *Tesoro de la lengua castellana o española*, (edición de Martín de Riquer), Editorial Alta Fulla, Barcelona, 2003
- DCECH=Corominas, Joan & Pascual, José A. *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Gredos, Madrid, (3^{ème} réimpression) 1991
- E.I.=*Encyclopédie de l'Islam*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1993
- Lecomte, Gérard. *Grammaire de l'arabe*, PUF, 1963
- Libera, Alain de, 2003. *Raison et foi: archéologie d'une crise d'Albert le Grand à Jean-Paul II*, Paris, Seuil
- López-Barralt, Luce, 1992. *Islam in Spanish Literature*, E.J. Brill, Leyde
- Neyrod Dominique, 2004. "Insaisissable neblí", *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, n°27, p. 329-353
- Reig, Daniel, *Dictionnaire arabe-français, français-arabe*, Librairie Larousse, Paris, 1983